

Les femmes et le sport

Les femmes pourront s'inscrire aux épreuves de tir, l'an prochain. A ces mêmes Jeux, huit équipes féminines (deux de plus qu'à Tokyo, contre dix équipes masculines) participeront au tournoi de volleyball.

Ainsi donc, d'olympiade en olympiade, les femmes grignotent les obstacles encore nombreux qui les séparent dans le domaine du sport autant ou plus que dans d'autres domaines de la libre disposition d'elles-mêmes. On ne s'étonnera pas toutefois qu'elles trouvent à ces victoires un léger goût d'amertume, ne serait-ce que par les années qui s'écoulent entre chacune d'elles.

Dans une conférence prononcée à Olympie, lors de la 4^e session de l'Académie olympique internationale en 1964, et dont nous reprenons ici de larges extraits, Liselott Diem fait remarquer que cinquante-sept femmes participaient aux Jeux olympiques de 1912 (quinze pour le tennis et quarante-deux pour la natation) alors que ce sont cinq cent trente-sept athlètes féminines qui s'affrontèrent aux Jeux de Rome en 1960 (quatre ans plus tard à Tokyo on comptait sept cent trente-deux participantes).

Pendant que la participation masculine aux Jeux olympiques ne faisait que doubler, la participation féminine, elle, plus que décuplait.

Fait concret, historique, social, qui précède la forme et que le fond a peine encore à assimiler.

La non-discrimination pour des motifs de race, de religion et de convictions politiques s'inscrit au premier rang des principes moraux en général et olympiques en particulier. On souhaiterait qu'on y ajoutât un quatrième volet : celui de la non-discrimination pour des motifs de sexe.

Deux points étonnent en première instance, en même temps qu'ils symbolisent précisément l'état de subordination dans lequel la femme du XX^e siècle est encore tenue, et cela dans une sphère qui pourtant, par excellence, est celle de l'émancipation. Le premier est que la décision d'écarter ou, dans le meilleur des cas, d'accueillir les athlètes féminines dans l'une ou l'autre compétition sportive soit prise par une assemblée d'hommes sur la base de rapports, quand il y a rapport, généralement rédigés par des hommes. Le deuxième point est que ces décisions soient justifiées, lorsqu'elles le sont, par des raisons que contredisent la physiologie et la psychologie féminines. Chacun sait pourtant que la biologie et la médecine physique modernes reconnaissent à la femme la qualité de « sexe fort » et on lira avec intérêt ce qu'écrivit à ce propos l'éminent

biologiste Jean Rostand. Quant aux craintes que d'aucuns nourrissent sur les risques d'un inesthétique spectacle, on les apaisera en rappelant que la femme, mieux que l'homme, d'instinct sait ce qui lui sied et lui convient, à de rares exceptions qui alors relèvent du genre humain plus que d'un quelconque sexe.

Il serait tentant en même temps qu'oiseux, car il ne s'agit ici que d'introduire le texte de Liselott Diem, d'établir des parallèles et de recourir à des comparaisons. Nous nous contenterons de paraphraser M^{me} Thibert, expert au Bureau international du travail, qui faisait remarquer que « le monde pourtant fait par et pour les hommes ne va pas si bien », en nous interrogeant en même temps que nos lecteurs sur « l'état de santé » de l'amateurisme masculin et des affaires sportives internationales en général !

olympique



Dans un monde où l'on reconnaît enfin, de plus en plus, la nécessité du dialogue entre les peuples, les communautés, et même les ennemis, où l'on reconnaît au plus inexpérimenté le juste droit à l'expression, il devient impérieux que le C.I.O. prête l'oreille aux préoccupations des millions de sportives qui participent comme le veut l'Olympisme, qu'il reconnaisse en celles-ci des partenaires à part entière et qu'il élise pour membres non pas une mais plusieurs personnalités de sexe féminin. Faute de quoi, non content de se priver de l'appui et de l'apport de celles qui sont placées pour éclairer certains problèmes de leur expérience vécue, le C.I.O. risque de demeurer le dernier dépositaire, à côté des principes et des nobles idéaux dont il a la charge, d'une tradition d'exclusive dénoncée par le droit humain aujourd'hui et demain par l'histoire.

M. M.

Les championnes et les concurrentes des Jeux olympiques sont les seules à pouvoir juger de l'importance que revêt, pour elles, la compétition olympique. Seules leurs déclarations ont de la valeur et peuvent nous aider à déterminer dans quelle mesure des épreuves aussi dures contribuent à intensifier la prise de conscience et l'épanouissement humain des femmes.

« Faut-il admettre les femmes aux Jeux olympiques ? » « Le sport de compétition nuit-il aux femmes ? » Il est faux de poser la question en ces termes. La question doit s'adresser à l'individu, à la personnalité de cet individu avec ses particularités, ses qualités propres, son amour de la compétition et le plaisir qu'il retire de l'épreuve. Pourquoi des jeunes filles « cuirassées » dévalent-elles le long des pentes abruptes ? Les sœurs Goitschel sont-elles obligées de faire cela ? Barbi Henneberger n'était-elle pas une sportive « accomplie » ? Le libre arbitre, c'est-à-dire, en l'occurrence, la libre acceptation du sport, a-t-il toujours de la valeur aujourd'hui ? Ou bien, faut-il en croire l'article publié dans un journal anglais sous le titre *Inhumanité planifiée* ? Son auteur critique les méthodes d'entraînement des joueuses de l'équipe japonaise de volleyball. Les jeunes filles avaient pris un emploi dans des usines pour la forme. Elles sont devenues de simples « machines à faire du sport ». Leur directrice sportive a dû résilier ses engagements pour ne pas interrompre le rythme de l'équipe.

Les concurrentes olympiques sont unanimes à déclarer qu'elles veulent courir leur chance, faire du sport par jeu, par goût de l'aventure.

C'est dans l'effort solitaire et au moment crucial de l'épreuve qu'elles acquièrent la parfaite maîtrise d'elles-mêmes.

Christl Cranz *, par exemple, parle de son parcours le plus dur aux Jeux olympiques de 1936 comme étant le plus merveilleux et le plus intéressant, « car devoir regagner au slalom le temps perdu constituait un attrait extraordinaire — depuis lors, je ne me suis jamais autant dépensée et je n'en ai plus jamais ressenti le besoin... ce que je regrette sincèrement ». Pour elle, le sport est un véritable jeu, il a le charme de l'incertitude et oblige à surmonter des obstacles difficiles. « Je regrette infiniment de ne pas avoir plus de concurrentes sérieuses car cela

* Médaille d'or en 1936 ; sept fois championne d'Allemagne et trois fois championne du monde en combiné alpin.

m'obligerait à exiger plus de moi-même afin de rester en tête et de me perfectionner. » Elle est fidèle aux principes pédagogiques car elle dirige une école de ski.

Ursula Happe* décrit l'événement en termes plus dramatiques : « On s'attend à ce que je termine troisième de l'épreuve ? Je remarque à peine mon entourage. Je dois me forcer à me détendre, à respirer profondément et calmement. Je parviens à peine à maîtriser le tourbillon de mes sentiments. L'émotion et le suspense me coupent le souffle. Respire calmement ! Chaque



Sans enflure pour autant, une adaptation du programme semble encore possible...

partie de moi-même se concentre sur les minutes décisives à venir. Combien de temps ne me suis-je pas entraînée en vue de ce moment ! Chaque jour, malgré pluie ou tempête, souvent dans l'eau glaciale !... » Après la victoire : « Je déborde de joie et de bonheur. J'ai réussi ! »

Tout le monde connaît le sentiment de la solitude : « Seule au départ, seule pendant le parcours, seule pour chaque dixième de seconde pendant les deux ou trois minutes de compétition. Seule au moment de s'affirmer, au moment de montrer ce que nous avons appris, ce dont nous sommes capables et combien nous sommes prêtes... » Voilà ce que dit Heidi Biebl**, qui reste naïve et impulsive dans son enthousiasme et ses indignations. Lors de la descente à Squaw Valley, elle se sentait tellement heureuse, qu'elle en oublia l'importance de l'épreuve et c'est probablement à cause de cela qu'elle gagna : « Mon Dieu ! Plus vite que ça ! Il s'agit de l'épreuve olympique ! » Elle représente le type même de la concurrente pour qui le sport est un jeu et souvent elle est remplie de joie devant son exploit ou de colère devant son échec : « Ce n'était ni la faute des skis, ni celle du parcours. C'est moi et moi seule qui n'ai pas skie comme il

le fallait. Je n'ai pas assez lutté et je me suis laissé aller. »

Pour Ingrid Kramer, qui remporta deux médailles d'or à Rome en 1960, une seconde et demie ou deux déterminent le succès ou l'échec : le court moment de vol qui sépare l'élan pris du tremplin et le contact avec l'eau dans le plongeon ! Celui qui accepte d'accomplir une performance et qui la recherche accepte de ce fait les préparations qu'elle requiert, les exercices systématiques, l'entraînement sévère. Selon Wiltrud Urselmann*, « c'est grâce à un entraînement quotidien aussi pénible et monotone que l'est la vie de tous les jours, qu'on arrive à accomplir une performance. La performance sportive implique une véritable vocation, de l'assiduité, et certainement une sorte de folie ».

Les exemples les plus impressionnants sont ceux de femmes qui ont subi une incapacité physique et qui recherchent, malgré les difficultés, ou bien justement à cause de ces difficultés, à se réaliser complètement dans une vie sportive. C'est le cas, par exemple, de la Danoise Liesel Hartel**. Après la naissance de son second enfant, elle eut une attaque de poliomyélite. On l'aida à monter en selle et elle remporta la médaille d'argent de dressage en 1956 à Stockholm. Un autre exemple

* Médaille d'or en 1956 en 200 mètres brasse et dix fois championne d'Allemagne.

** Médaille d'or en 1960 en descente ; onze fois championne d'Allemagne en combiné alpin.

* Médaille d'argent en 1960 en 200 mètres brasse et douze fois championne d'Allemagne.

** Deux médailles d'argent en dressage (1952-1956).

Une égalité qui n'implique pas forcément l'identité.
(Photo E. L. Bach, Berlin.)



L'intelligence, le courage et la ténacité mille fois éprouvés.



nous est offert par Lena Stumpf *, l'athlète allemande de pentathlon qui, après une paralysie grave, participa à nouveau à une grande compétition où elle remporta la victoire.

* * *

Actuellement, il n'y a pas que les championnes olympiques qui se lancent dans la compétition sportive, mais aussi des milliers de femmes inconnues qui, par la compétition, cherchent à prendre conscience de leurs possibilités et de leurs limites. Elles aiment cette compétition, parce qu'elle représente en quelque sorte un défi à leurs capacités.

Au cours des dernières décennies, les limites du sport de compétition féminin ont été dépassées. Dans son *Etude des limites humaines en matière de performances sportives*, Frucht écrit : « Pour le moment, on constate une plus grande tendance à l'amélioration dans les sports féminins que dans les sports masculins correspondants. » D'après lui, le développement rapide du sport féminin est dû au fait qu'il a commencé relativement tard. *Die Welt* rapporte l'histoire d'une Ecosaise qui fut la première femme à prendre part à un marathon. Le temps réussi par Dale Greig, 27 ans, fut meilleur que celui de bien des participants masculins. Les organisateurs

* Six fois championne d'Allemagne en pentathlon et en saut en longueur.

avaient pris la précaution de la faire suivre par une ambulance ! « Dans tous les styles de natation, les performances féminines ont égalé celles réussies par des hommes au cours d'olympiades précédentes. » La nageuse australienne Dawn Fraser fut la première femme à descendre sous la minute pour le 100 mètres (59,8 sec., le 27 octobre 1962). Elle réussissait ainsi une performance qui avait valu à John Weismuller la réputation d'un phénomène lors des olympiades de 1924 (il avait remporté le 100 m. crawl en 59 sec.).

L'audace, la ténacité et l'endurance peuvent aussi bien être des caractéristiques féminines que le dévouement, l'intuition ou la délicatesse. On ne devrait plus essayer d'établir une distinction entre les performances féminines et les performances masculines ; ce qui est important, c'est l'épanouissement que le sport, et particulièrement le sport de compétition, apporte à l'individu, homme ou femme. Certains sportifs, hommes ou femmes, font fi de cet épanouissement, d'autres au contraire y recherchent précisément le bonheur total. Non loin d'Olympie s'élevait le temple d'Héra, plus ancien que le temple de Zeus. L'historien Mehl a écrit dans son essai sur *Les influences matriarcales sur le programme olym-*

pique que les Jeux olympiques de l'Antiquité étaient « la conséquence d'un monde préhellénique déterminé par la femme. Ce monde était à plusieurs points de vue plus « humain » que le « monde d'hommes » qui lui succéda ».

« La paix politique et l'ordre qui régnaient dans la société matriarcale » survivent encore dans l'essence même des Jeux olympiques. Ceux-ci ne sont pas en effet d'origine récente, ils héritent au contraire des traditions respectables des anciens jeux matriarcaux.

La confiance en soi croissante de la femme et sa plus grande capacité de performance sont aussi à mettre en rapport avec sa maturité altruiste, avec sa collaboration à la création de nouvelles valeurs culturelles. Le sport olympique est aussi le miroir de cette nouvelle culture. Il se peut que, plus que jamais, la participation féminine contribue à l'exaltation du festival et aide à lui garder sa beauté et sa solennité. D'après Bachofen, chaque culture a son origine dans le matriarcat. Paracelse (1494-1541), lui aussi, affirme que « la femme se trouve plus près du monde que l'homme ».

Liselott Diem,
recteur de l'Ecole supérieure des sports,
à Cologne

